

Violence et psychanalyse au colloque de Milan

par Armando Verdigione (*)

● Parmi les colloques qui se déroulent de novembre à juin (à Paris, Los Angeles, Cordoue, Londres, le colloque de Milan diffère de par les conditions historiques dans lesquelles il se tient, à côté d'événements rebondissants dans le discours analytique sous la structure spécifique du malaise de la civilisation il s'agit d'un colloque, non d'un congrès. D'un colloque psychanalytique. Le colloque est autofinancé comme tous ceux qui en Italie se passent à la frontière des institutions en dehors de la culture «organique», en dehors de la métamorphose des intellectuels en des intellectuels «organiques». Aucune ligne n'est donnée au préalable ou pendant les différents séminaires. Aucune thèse n'est fournie à la fin pour exprimer le consensus. Aucune intervention ne s'adresse à la persuasion, dont se sert toute hégémonie. Les hommes politiques ne trouveront aucune indication pour l'administration du pouvoir. Le savoir qui se produit dans la pratique psychanalytique le savoir effectif, ne porte à aucun assentiment. La civilisation assure le bien-être, c'est-à-dire la paralysie. C'est cela le malaise dont Freud essaie de faire l'analyse.

Le conformisme patriote

Interroger la psychanalyse sur la violence, cela ne va pas sans s'opposer à la pratique de la dissidence qui la constitue. Sans la solennité du désaveu, donc. Sans l'opposition nécessaire à l'ensemble. Sans la dénonciation qui consacre les régimes tout en négligeant le discours sur lequel ils se tiennent. Sans cette critique qui

récente Biennale de Venise, malgré des efforts d'un certain intérêt, a offert ses services à la politique. Elle ne s'est pas abstenue du conformisme patriote (voir, par exemple, l'exclusion de Bernard-Henri Lévy). Elle a donné un soutien à l'anti-intellectualisme propre au jungisme, au catholicomaxisme comme scolastique de notre époque. Elle a confirmé la négociation de psychanalyse qui persiste en Italie depuis un demi-siècle, déterminant une alliance réitérée entre politique, psychiatrie et philosophie. Non seulement aucun psychanalyste n'y était invité, mais aucun mot n'a été dit sur la prohibition de la psychanalyse dans les pays socialistes. Le fascisme et le stalinisme n'ont jamais toléré la psychanalyse, tenue pour incompatible avec une société saine, de par son intellectualisme, de par ses dimensions de théorie et d'écriture, concernant sa pratique. Seul un savoir supposé acquis, préconstitué, lié à l'idée du Bien, bref pris comme patrimoine national, peut être socialisé. La socialisation du savoir, sous une élite qui le transmet, équivaut à une république de police.

Un statut de dette

La violence ne peut être éliminée de l'élaboration freudienne, du fantasme-du-fait à la pulsion, irréductiblement duelle, de l'aphasie à l'inconscient, du rêve au mot d'esprit. Jusqu'à l'analyse de la parabole du XX^e siècle : le monothéisme. Que le rêve existe non seulement en dormant, c'est cela la violence inhérente à l'hypothèse de l'inconscient par laquelle l'acte de parole en tant qu'acte manqué constitue le «subjectal». Mais après Freud, la

psychanalyse s'est bien souvent dissoute en quête de parenthèses pour soutenir les apanages professionnels, dans sa collocation, dans un statut de dette envers la politique. Et la question de la violence, en définitive du refoulement originel et de la résistance, est rentrée dans un code psychiatrique. La violence n'est pas le viol, pas plus qu'elle n'est l'agression. Elle ne peut être substituée par la scène de la politique, par la manifestation et la médiation d'un pouvoir invisible. La violence n'est pas le «fait» dont la *criminologie* forme le rituel le plus éminent dans la théocratie. Elle

concerne au contraire ce qui est mis à l'index par l'appareil militariste et publicitaire, ce que les régimes politiques cherchent à maîtriser. Elle concerne quelque chose qui n'a rien de messianique : une dualité pulsionnelle, c'est-à-dire infranchissable fonctionnant dans l'acte de parole. Qu'elle fonctionne aussi dans le symptôme, c'est ce qui l'intitule en langage. En général, c'est le jungisme et c'est le monisme fondant le manichéisme (le positif et le négatif de la violence, sur la base de la candeur), qui considère l'inconscient comme collectif. C'est le «guattarianisme», cas exemplaire de jungis-

me, qui croit que l'inconscient est politique. Dans les termes de la théocratie italienne, d'une libération comme slogan de toute inquisition. Tout comme Joséphine de Beauharnais, Guattari mécontent de n'avoir pu, ou su, gagner l'Italie aux journées de Bologne, croit pouvoir télécommander de Paris une insurrection populaire à Milan et envoyer des Napoléon pour guider les masses supposées inertes et en attente de pasteurs de la libération.

A.V.

* Psychanalyste et écrivain, fondateur du colloque international de psychanalyse de Milan